

Bulletin d'histoire politique

Pénible gouverne : le Parti Communiste des États-Unis et le pilotage du Kominterm, 1919-1943

Hubert Villeneuve

Débat sur le programme d'enseignement de l'histoire au Québec

Volume 15, numéro 2, hiver 2007

URI : id.erudit.org/iderudit/1056123ar

<https://doi.org/10.7202/1056123ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique et VLB éditeur

ISSN 1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Villeneuve, H. (2007). Pénible gouverne : le Parti Communiste des États-Unis et le pilotage du Kominterm, 1919-1943. *Bulletin d'histoire politique*, 15(2), 171-183. <https://doi.org/10.7202/1056123ar>
Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d-utilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Pénible gouverne : le Parti Communiste des États-Unis et le pilotage du Kominterm, 1919-1943

HUBERT VILLENEUVE
Historien

L'histoire du Parti Communiste américain revêt un caractère inusité et pour le moins ambigu. Considérant son rôle marginal dans l'histoire des États-Unis, peu d'organisations auront suscité une telle controverse et atteint une telle notoriété. Un phénomène analogue caractérise l'historiographie du *Communist Party of the United States* (CPUSA), auquel ont été consacré nombre d'études, de monographies et de théories depuis maintenant une soixantaine d'années, donnant lieu à d'importants débats sur son organisation, ses buts, son fonctionnement et sa signification sociopolitique. La présente analyse se base sur l'humble conviction que l'histoire du CPUSA peut, et doit, être l'objet d'un nécessaire recentrage sur les éléments qui déterminèrent en premier lieu son évolution et sont donc essentiels à sa compréhension historique.

C'est dans cette optique qu'il sera ici question des rapports entre le CPUSA et le gouvernement de l'URSS basé à Moscou, par le biais de la III^e Internationale Communiste, ou Kominterm. Fondé à Moscou en 1919 et aboli en 1943, le Kominterm était chargé de regrouper sous l'autorité de l'URSS les efforts de la lutte communiste à l'échelle mondiale. Il est avancé ici que la reconnaissance du statut prédominant du Kominterm par le CPUSA, et les conséquences que la chose entraîna, constitua un élément qui ne peut être d'aucune manière marginalisé par l'historien(ne). Comprendre l'histoire du CPUSA ne peut se faire en ignorant que cette organisation était ainsi soumise à deux impératifs dichotomiques : la réalité sociopolitique américaine ainsi que les efforts des dirigeants du Parti pour s'y adapter, mais aussi, et

surtout, l'autorité émanant du pouvoir soviétique de l'URSS via le Komintern, dont les diverses orientations résultèrent de paramètres indépendants des partis communistes internationaux.

La première vague d'études sérieuses sur le communisme aux États-Unis fut publiée dans les années 1950¹. Les pièces maîtresses furent d'abord les ouvrages de Theodore Draper, ex-correspondant au *Daily Worker*, qui brossa un portrait juste et détaillé du fonctionnement du CPUSA durant ses premières années. Draper affirma que le sort du communisme américain se joua dès sa naissance en 1919 : d'abord une nouvelle forme américaine de radicalisme anticapitaliste héritée des luttes populistes du XIX^e siècle, il devint le bras politique d'un pouvoir étranger basé à Moscou. Plus rien d'aussi fondamental ne lui arriva subséquemment². Partageant le même point de vue, Irving Howe et Lewis Coser purent néanmoins reconnaître au CPUSA une certaine autonomie d'action, notamment dans son positionnement sur des enjeux locaux³. Puis, dans les années 1970, une nouvelle vague de spécialistes de l'école de la Nouvelle Gauche américaine rejetèrent l'approche institutionnelle et s'intéressèrent au CPUSA pour ses racines sociales, cessant de n'y voir qu'une simple extension de la politique soviétique⁴. Steve Nelson et Maurice Isserman étudièrent sa diversité sociale et culturelle⁵. Isserman affirma notamment qu'à l'intérieur même des contraintes fixées par le Komintern, les membres du CPUSA en vinrent presque à élaborer une forme américaine de communisme⁶. Les divers ouvrages de la nouvelle historiographie démontrèrent en somme que l'histoire du communisme américain ne peut être simplement résumée à celle de son inféodation au Komintern. Les militants du CPUSA se soumettaient au « centralisme démocratique » et à la discipline interne rigide que celui-ci imposait, savaient que leurs dirigeants étaient attentifs aux mots d'ordre donnés par l'URSS, mais ignoraient les détails exacts de ces relations, et ne semblent pas avoir soulevé d'importants débats sur la chose⁷.

À la faveur d'une certaine résurgence de la Guerre Froide au début des années 1980, le débat fut parfois enflammé entre les partisans de la vision traditionnelle du CPUSA et ceux de la Nouvelle Gauche⁸. Harvey Klehr, figure conservatrice et héritier de Draper, voulut ainsi relancer l'approche institutionnelle en revalorisant efficacement la documentation (tout de même abondante) détaillant les liens qui unirent les dirigeants du CPUSA et le Komintern⁹. Au début des années 1990, l'effondrement de l'URSS rendit accessible les archives secrètes du Komintern. Celles-ci révélèrent hors de tout doute que le Komintern exerçait un veto sur les nominations du CPUSA, définissait ses grandes politiques et procédait à des purges à distance, faits jusque-là encore souvent remis en question par certains spécialistes de la

Nouvelle Gauche et de l'histoire sociale. Mais il est vrai que ces nouvelles informations ne démontrent aucunement, comme auraient aimé le prouver certains historiens conservateurs tels Klehr, que la majorité des communistes américains évoluèrent dans l'univers « soviétique » propre à leurs dirigeants. C'est ainsi qu'un certain courant a débuté pour une synthèse des deux visions. James Ryan a ainsi pu publier en 1997 une biographie de Earl Browder, dirigeant du CPUSA de 1934 à 1944, où l'auteur relate en détail la complète subordination politique et personnelle de Browder au Kominterm. Mais paradoxalement, Ryan attribue les difficultés du CPUSA au mauvais leadership de Browder, et non à la soumission de celui-ci à l'autorité d'un gouvernement étranger!¹⁰ La plus efficace piste pour orienter l'analyse consisterait simplement à revenir à l'analyse des faits, cette matière brute dont l'histoire ne devrait jamais trop s'éloigner. Or ceux-ci n'invalident nullement la théorie de Draper, formulée il y a maintenant 50 ans. Un bref survol se révèle assez éloquent à cet égard.

Les premiers mouvements communistes structurés aux États-Unis naissent en 1919, principalement de la scission des factions d'extrême gauche du Parti Socialiste américain (*Socialist Party*). Réunis sous la bannière socialiste jusqu'en 1918, les marxistes américains ne s'organisent en partis indépendants que sous l'effet mobilisateur de la prise du pouvoir par les Bolcheviks en Russie. Au printemps 1919, sept fédérations ethniques du Parti Socialiste américain, presque entièrement composées d'ouvriers et intellectuels Slaves et Finlandais, se constituent en *Communist Party of America* (CPA) et se joignent par référendum, à plus de 10 votes contre 1, au Kominterm. Ce parti ne comprend que peu de militants parlant couramment anglais, et encore moins nés aux États-Unis. Parallèlement, un autre groupe d'anciens socialistes, composé davantage d'anglophones et souhaitant créer un parti communiste de masse, constituent en septembre le *Communist Labor Party* (CLP), réunis autour des chefs John Reed et Benjamin Gitlow, et affirment par décret leur loyauté au Kominterm. Frazer Ottanelli a estimé qu'en 1919, les deux partis combinés comprennent entre 20000 et 40000 membres, dont à peine 10 % parlent l'anglais¹¹. Les deux partis furent peu après la cible des autorités américaines dans le contexte global de la grande « peur des rouges » (*Red scare*) qui balaya une Amérique angoissée par la victoire des Bolcheviks en Russie : plus de 550 communistes étrangers furent arrêtés et déportés, ce qui eut pour effet de pousser les militants dans une temporaire clandestinité, laquelle dura jusqu'à la fin de 1920. En 1920, Grégory Zinoviev, premier directeur du Kominterm, réclama que les restes des deux partis communistes américains fusionnent. Bien qu'à contrecœur, les deux partis se constituèrent donc en un *Workers Party of America* en décembre 1921¹².

Ces communistes américains adhéraient ainsi au modèle léniniste véhiculé initialement par le Komintern et qui semblait avoir fait ses preuves en Russie, celui d'une avant-garde de la classe ouvrière composée de révolutionnaires professionnels. Les sévères vingt et une conditions spécifiques dictées par Lénine pour l'adhésion au Komintern impliquaient l'élimination des socialistes de tous les postes de responsabilité politique, syndicale et parlementaire et l'obligation de procéder à des épurations périodiques dans le parti même¹³. Il est évident que durant cette première période, en dépit des traditions politiques américaines reposant sur le pluralisme d'opinions et la convergence d'intérêts, le Komintern inscrivait les communistes américains qui reconnaissaient son autorité dans une logique de stricte confrontation peu adaptée à la réalité américaine.

La rapidité avec laquelle les membres des deux organisations à l'origine du CPUSA reconnurent si rapidement l'autorité du Komintern peut surprendre. Sur ce plan, l'historiographie est étonnement discrète. Joseph Starobin affirme qu'il serait donc trop facile d'expliquer cette allégeance à l'URSS chez les communistes américains par la simple présence de nombreux étrangers slaves dans les premiers partis, bien que le facteur ait dû jouer. Peu importe leur origine, les communistes de 1919 étaient parfaitement conscients que le Komintern était dominé par l'URSS : l'extraordinaire autorité morale dont bénéficiait l'URSS auprès des communistes du monde entier amena la plupart de ceux-ci à accepter que le Komintern soit administré de la ville de Moscou, et soit dépendant de l'URSS, tant financièrement que techniquement¹⁴. À cela s'ajouteraient deux raisons spécifiquement américaines selon Starobin : d'une part, le complexe d'infériorité d'une société relativement jeune face aux enseignements d'un « Vieux Monde » plus expérimenté, noble et sage, et d'autre part, la valorisation typiquement américaine de la réussite et du succès, qui joua en faveur des Bolcheviks dans la foulée de leur victoire en Russie¹⁵.

Constatant en 1921 l'échec de l'extension révolutionnaire hors de l'ex-Empire russe, Lénine imposa au III^e Congrès du Komintern un réajustement stratégique impliquant l'abandon des schémas de révolution immédiate ainsi que la création de partis communistes de masse dans les pays développés¹⁶. La directive n'impliquait pas tant l'abandon de la clandestinité que la création d'une facette légale parallèle au parti. Certains militants pragmatiques, parmi lesquels Charles Ruthenberg et Jay Lovestone, y virent l'occasion d'un contact potentiel avec les masses et les syndicats américains, et militèrent pour l'abolition complète de l'action clandestine, ce qui sera chose définitive en avril 1923¹⁷. L'union des partis communistes et la collaboration exigée par

Moscou avec les organisations non révolutionnaires permit au nouveau *Workers Party of America* un rapprochement avec les syndicats, dont la puissante *American Federation of Labor* (AFL).

De même la nouvelle orientation laissa un temps planer l'espoir d'une place majeure sur la scène politique nationale : en 1922 se forma le *Farmer-Labor Party*, un important front populiste de défense des intérêts des fermiers américains sous la houlette du sénateur républicain Robert La Follette. Les alliés syndicaux du Parti communiste entraînaient celui-ci dans le mouvement pour l'appui de La Follette en vue des élections présidentielles de 1924, ce qui fournit au *Workers Party of America* un rayonnement et un réseau d'appuis important dans des régions rurales où il n'avait aucune implantation. Mais en mai 1924, peu avant l'élection, la crise de succession suivant la mort de Lénine éclata à Moscou, opposant en un premier temps Staline, Kamenev et Zinoviev à Léon Trotski, lequel attaqua férocelement Zinoviev pour sa gestion du Komintern et la stratégie américaine d'alliance avec les organisations non communistes. Zinoviev dut se protéger en réclamant au nom du Komintern que le Parti communiste américain rompe son association avec la campagne du *Farmer-Labor Party* et fasse campagne seul en présentant son propre candidat. Dès juin 1924, le *Workers Party of America* renversa ainsi sa position d'appui à La Follette, qui fut alors dénoncé comme un « reactionary », « enemy of labor. . . »¹⁸. Piqué au vif, La Follette pour sa part dénonça les communistes comme « ennemis de la démocratie ». La Follette obtint quelque quatre millions de votes, contre à peine 33 000 pour le candidat communiste William Z. Foster¹⁹.

Malgré la fierté ressentie par nombre de militants d'avoir suivi à la lettre les indications du Komintern, l'ampleur de ce fiasco qui les empêcha de sortir de leur isolement politique devint évidente. L'attitude subséquente du Komintern fut d'autant plus paradoxale qu'elle changea à nouveau dès mars 1925. À Moscou, Staline s'allia avec Nikolai Boukharine pour discréditer ses anciens alliés Kamenev et Zinoviev ; le Komintern renversa ainsi ses instructions : de nouveau était encouragée l'alliance avec les syndicats industriels!²⁰ La même année était affecté au parti un superviseur délégué par Moscou, Sergueï Gousev, lequel exigea au nom du Komintern la nomination de Charles Ruthenberg pour remplacer William Foster à la tête du parti. Foster s'inclina : « I am for the Comintern from start to finish »²¹. Les communistes organisèrent en 1926 leur première grève, à Passaic, New Jersey, leur attirant à nouveau une sympathie nationale dans les milieux ouvriers. Mais le Komintern, par l'entremise de Gousev, y trouva subitement imprudente la création d'une union intersyndicale sous l'égide du parti, et en réclama le retrait progressif, laissant inexploités de durs efforts de mobilisation auprès des milieux ouvriers.

La mort de Charles Ruthenberg en 1927 donna lieu à une crise de succession à nouveau tranchée par le Komintern. Celui-ci était alors en URSS sous l'emprise de Nikolaï Boukharine, qui appuya la faction dirigée par Jay Lovestone, lequel prônait une adaptation du léninisme aux conditions spécifiques des États-Unis. Ces vues sur l'« exception américaine » qui acceptaient un certain rôle à jouer au libre marché s'inscrivaient plus globalement dans l'expérience de la NEP pratiquée alors en URSS, et dont Boukharine était l'un des plus fidèles défenseurs²². Mais paradoxalement, l'étoile de Boukharine pâlisait au moment même en URSS, alors que Staline se retournait contre son ancien allié, l'accusant de « déviationnisme de droite », obtenant son départ du Komintern, et prônant un renversement radical dans le plan de développement de la Révolution. Lovestone, associé à Boukharine, put néanmoins maintenir tant bien que mal sa position à la tête du parti américain pendant deux ans, mais dut accepter les nouvelles directives prônées par Staline à l'issue du VI^e Congrès du Komintern (septembre 1928) : expulsion immédiate des trotskistes (lesquels allèrent former leur propre parti) et nouvelle volte-face stratégique faisant de la social-démocratie l'ennemi premier du communisme, impliquant ainsi une rupture avec les organisations non révolutionnaires, ruinant un long effort de collaboration avec les mineurs de charbon unis sous le syndicat des *United Mine Workers*.

Puis, en mai 1929, Staline désavoua publiquement Lovestone, ce qui provoqua en juin son expulsion du Parti communiste américain et celle de 200 sympathisants, puis le départ graduel de quelques milliers de membres les mois suivants. À un prix fort élevé, la stalinisation du Parti communiste américain (qui devint peu après le CPUSA) était dès lors complétée. La défaite de Boukharine marqua la fin des débats dans le Parti communiste soviétique, et la même chose se produisit aux États-Unis, le CPUSA étant désormais entre les mains de staliniens disciplinés tels William Foster (chef jusqu'en 1934) et Earl Browder (chef de 1934 à 1944)²³. Mais le respect des directives du VI^e Congrès orientèrent pendant six ans le CPUSA dans une démarche contre-productive consacrée notamment à la lutte contre les déviationnistes (trotskistes ou boukhariniens) ou à la critique antisocialiste²⁴.

La crise économique commençant en 1929 relança positivement le CPUSA, lui permettant de paraître comme étant une alternative crédible au libéralisme classique, et lui attirant une nouvelle vague de membres et sympathisants. La décennie 1930, parfois appelée la « Red Decade », constitue donc en quelque sorte l'âge d'or du CPUSA. Le parti étendit par ailleurs son action aux Noirs américains, victimes d'une discrimination institutionnalisée, lui permettant de se positionner courageusement à l'avant-garde de la société américaine. Le VI^e Congrès avait statué en 1928 que les Noirs américains formaient une nation opprimée, et que le CPUSA devait ainsi militer

pour la création d'une république noire autonome, un 49^e état américain formé des zones rurales du Sud du pays où les Noirs étaient majoritaires²⁵. Ce changement correspondait à substituer l'appel à la conscience de classe des Noirs par celle à leur conscience raciale²⁶. Comme l'affirme Nicole Bacharan, l'idée reposait sur la base d'une analyse erronée comparant le Sud des États-Unis aux Républiques soviétiques, « sans réaliser que les Noirs étaient authentiquement américains »²⁷. Mais aussi, les participants au congrès de juillet-août 1928 étaient singulièrement intéressés à la question sud-africaine et du pan-Africanisme, ce qui les avait ainsi amené à considérer la question des Afro-Américains sous le même angle²⁸. Toujours est-il que le CPUSA pratiqua ainsi une égalité raciale systématique, favorisa les contacts raciaux, organisa des soirées, soupers et bals destinés aux Noirs, leur confia des postes de responsabilité, créa l'*American Negro Labor Congress* pour réunir les syndicats noirs et organisa même des mariages inter raciaux. En 1931, le CPUSA se porta à la défense de neuf adolescents noirs, tous condamnés à mort pour le viol supposé de deux femmes blanches dans la ville de Scottsboro (Alabama), lui apportant une publicité nationale²⁹. Mais en dépit de tous ces efforts, jamais le Parti ne put durablement s'implanter dans la communauté noire : au plus fort de son influence, le CPUSA n'eut qu'un millier de membres à Harlem³⁰. Sa rhétorique, ses bases sociales et ses repères culturels étaient étrangers à la mentalité noire, sans parler de l'épineuse question de la religion, à la base de la vie communautaire chez tant de Noirs américains³¹.

En août 1935, le VII^e Congrès du Komintern appela les partis communistes internationaux à la lutte contre la montée du fascisme en formant un Front Populaire mondial regroupant les socialistes, et même des éléments bourgeois. Le Front Populaire signifiait pour les communistes américains de supporter le programme du New Deal, qui cessa d'être le « pas en direction du fascisme », et le président Roosevelt, qui bénéficia ainsi de l'appui du CPUSA lors des élections de 1938. Ce changement de stratégie permit au CPUSA de bâtir pendant quatre ans le plus vaste réseau de liens et d'appuis de son histoire. La stratégie convenait parfaitement au nouveau président du CPUSA, Earl Browder, imposé à la présidence en 1934, et qui alla le plus à droite que le Komintern le lui permit, avec des slogans tels que « A Free, Happy, Prosperous America »³². L'incorporation dans la coalition du New Deal à partir de 1938 fut efficace pour augmenter la crédibilité du CPUSA : Browder fit même la couverture de l'édition du *Time* de mai 1938 !

En 1939, plus de 40 % des syndicats affiliés avec le *Congress of Industrial Organizations* (CIO) étaient d'une manière ou d'une autre connectés au CPUSA, ce qui représenta, et de loin, la plus importante et durable percée communiste dans les cercles d'influence aux États-Unis³³. Le CPUSA publiait alors un quotidien, *The Daily Worker*, dont le tirage moyen était de

plus de 100 000 copies³⁴. Parallèlement, une puissante fraternité ouvrière inter ethnique avait été créée, la *Industrial Workers Order* (IWO), constituant un important réservoir financier et une source de rayonnement majeure avec ses camps d'été pour jeunes, ses écoles et activités politiques. Le Parti commençait à avoir de petits succès lors d'élections locales, même si les scores aux présidentielles demeurèrent toujours décevants et loin derrière ceux des socialistes³⁵. De plus, le CPUSA mit sur pied diverses institutions d'éducation, de recherche et de discussion à la grandeur du pays, telles la *Abraham Lincoln School* de Chicago ou la *Labor School* de San Francisco. Des dizaines d'organisations socioculturelles unissant communistes et libéraux furent mises sur pied, dont l'*American Youth Congress* et la *League of American Writers*. Cette extension formidable de ses activités put évidemment permettre au Parti un accroissement majeur de ses adhérents³⁶. Dès octobre 1936, le Parti put fièrement annoncer que pour la première fois, ses membres étaient majoritairement nés aux États-Unis et, en 1939, le sommet historique des 100 000 membres fut atteint.

Si le pacte de non agression signé le 23 août 1939 entre l'URSS et l'Allemagne nazie surprit à l'échelle mondiale, il stupéfia complètement les communistes américains, dont le chef Earl Browder avait formellement démenti la rumeur faisant état d'un rapprochement entre les deux puissances³⁷. Le Parti poursuivit encore sa politique officielle jusqu'au 12 septembre, date à laquelle les slogans antifascistes disparurent subitement. En octobre, Browder reçut officiellement de Georgi Dimitrov, directeur du Komintern, les instructions concernant la nouvelle ligne officielle du Parti : la guerre venant d'éclater ne mettait plus aux prises la démocratie et le socialisme contre le fascisme, mais bel et bien deux blocs impérialistes également réactionnaires ; l'appui au New Deal devait être abandonné³⁸. Lorsque Roosevelt dénonça l'invasion de la Finlande par l'URSS durant l'hiver 1939, le CPUSA qualifia son administration de « pro fasciste et hitlérienne ». Le désastre ne se fit pas attendre. Il affecta presque toutes les organisations politiques, sociales ou culturelles à participation communiste ; soit les militants communistes en furent chassés, soit les libéraux partirent. La *League of American Writers*, désertée entre autres par Thomas Mann, la *American Youth Congress*, la *American Student Union* et bien d'autres furent pareillement touchées. Les liens patiemment tissés avec les communautés juive et noire furent, du fait de l'association avec l'État raciste allemand, sérieusement émousés³⁹. Seuls les liens syndicaux, principalement avec la CIO, purent être globalement préservés, et ceux-ci devinrent par la suite une des cibles principales de la répression anticomuniste durant la Guerre Froide.

Finalement, le CPUSA perdit plus de la moitié de ses membres en moins d'un an. Tous les auteurs s'entendent cependant ici pour affirmer que, plus

grave encore que la perte de membres et de sympathisants, fut la perte de confiance et de crédibilité pour le parti. Ces effets furent parfaitement visibles dans la foulée de l'invasion de l'URSS par l'Allemagne nazie et l'entrée dans la guerre des États-Unis après l'attaque de Pearl Harbor en 1941 : même de nouveau réunis contre l'ennemi commun d'extrême droite, communistes et libéraux américains furent après 1939 globalement irrécconciliables, et ce malgré la nouvelle attitude d'un Earl Browder affirmant que : « class divisions (...) have no importance now » et qui offrit de serrer la main à J. P. Morgan⁴⁰. La présence du Komintern devenant un obstacle à la normalisation des rapports entre l'URSS et les démocraties occidentales dans le contexte de guerre, il fut officiellement dissout par Staline le 15 mai 1943. Longtemps encore le CPUSA demeura aligné sur les décisions soviétiques (expulsion de Browder en 1946, suivie de son remplacement par William Foster), mais les communications devinrent progressivement difficiles entre l'URSS et un parti qui s'effondrait. En 1957, date de la fermeture du journal *Daily Worker*, le CPUSA ne comptait plus que 10 000 membres.

Certains constats s'imposent d'emblée. Il semble d'abord évident que si les communistes américains furent fidèles au Komintern, l'inverse ne fut pas vrai. Starobin voit en ce rapport de domination sensible et attaquant l'un des éléments capitaux à l'origine des difficultés fatales que connut le communisme aux États-Unis : « American Communism's international ties represented its Achilles heel. It paid a heavy price for a conception of international obligations which was neither reciprocated nor respected by Moscow »⁴¹. Par le biais du Komintern, c'est toute l'instabilité du leadership soviétique et les mutations de la politique stalinienne qui furent projetés sur le CPUSA, lui conférant non seulement une inconsistance politique constitutive, mais aussi une dangereuse apparence de manipulation par un pouvoir extérieur.

Écrire sur l'histoire communiste représente une difficulté majeure du fait que partout les mouvements communistes conjuguèrent une expérience communiste internationale et une dynamique nationale ou locale. Il est donc compréhensible que nombre d'auteurs aient, à partir des années 1970, voulu explorer l'évolution du communisme dans le contexte de la diversité américaine. Se basant souvent sur les témoignages d'anciens du CPUSA, ils découvrirent un mouvement diversifié et davantage flexible au niveau local qu'on ne le croyait jusque-là. Mais certains repères ne doivent jamais être perdus de vue afin d'éviter une certaine confusion. N'oublions pas qu'à l'exception de la période 1936-1939, le nombre de membres du CPUSA fluctua toujours autour de la barre des 30 000 membres, chiffre correspondant à ses résultats électoraux marginaux lors des présidentielles. L'expérience sociale des communistes américains est intéressante et ne doit certainement pas être ignorée,

mais il apparaît clairement qu'une certaine prudence sociologique s'impose ici. Bien que le CPUSA eut les aspects d'une communauté de militants, il contenait en son centre une organisation léniniste qui était, comme l'écrit Kenneth Waltzer, « dictatorial, Bolshevik-tempered, theoretically rigid, and devoted to defense of the Soviet Union »⁴². Un simple regard sur son histoire tend à démontrer que l'analyse de Draper demeure valable : l'inféodation du CPUSA constitua un facteur déterminant, sinon LE facteur qui marqua le plus décisivement son évolution, et pas pour le mieux. Les dirigeants communistes américains ne faisaient pourtant que remplir leur devoir moral de déférence envers l'URSS, qui fut pendant longtemps le seul régime issu du projet de révolution prolétaire mondiale. Mais en définitive, le rapport d'autorité qui se mit ainsi en place dès 1920 court-circuita ainsi le développement d'un éventuel communisme américain indépendant dont la solidité face à la tourmente de la Guerre froide et du maccarthysme aurait peut-être été plus grande que celle qu'afficha le CPUSA, qui se décomposa rapidement. Il appartient maintenant aux historien(ne)s de réintégrer avec succès cette réalité constitutive du communisme américain dans le cadre des futures analyses.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Intitulé *Communism in American Life*, le projet fut financé par le *Fund for the Republic*, organisation libérale dirigée par l'ancien président de l'Université de Chicago, Robert Hutchins. Voir Michael Kazin, « The Agony and Romance of the American Left », *The American Historical Review*, vol. 100, no. 5, décembre 1995, p. 1491.
2. Theodore Draper, *The Roots of American Communism*, New York, Viking Press, 1957, p. 395.
3. Irving Howe et Lewis Coser, *The American Communism Party, A Critical History*, New York, Da capo Press, 1974, p. 87-104.
4. Ils étaient en cela inspirés par Nathan Glazer et son étude *The Social Basis of American Communism*, New York, Brace and World, 1961, 244 pages.
5. L'histoire de Steven Nelson, immigrant croate aux USA et communiste notoire, est un excellent compte rendu de la dimension ethnique du CPUSA, Steve Nelson, James R. Barrett et Rob Ruck, *Steve Nelson, American Radical*, Pittsburgh, Pittsburgh University Press, 1981, p. 1-27. Voir aussi Maurice Isserman, *Which Side Were You On? The American Communist Party During the Second World War*, Middleton, Conn., Wesleyan University Press, 1982, 305 pages.
6. Maurice Issermann, *op. cit.*, p. 242.
7. Voir ici l'excellent compte rendu de Gary Gerstle, « Mission from Moscow : American Communism in the 1930s », *Review in American History*, vol. 12, no. 4, décembre 1984, p. 560-561.

8. Le vétéran Theodore Draper fit une sortie en règle contre les « left-wing intellectual yuppies » qui se rendaient coupables de complaisance et ne comprenaient pas la réalité politique du communisme américain. Voir Theodore Draper, « American Communism Revisited », *A Present of Things Past : Selected Essays*, New York, 1990, p. 119-150.
9. Tels les fréquents voyages à Moscou des quatre chefs du CPUSA entre 1920 et 1943 (Charles Ruthenberg, Jay Lovestone, William Z. Foster et Earl Browder), beaucoup de documentation et nombre d'échanges épistolaires, voir Harvey Klehr, *The Heyday of American Communism : The Depression Decade*, New York, Basic Books, 1984, p. 45-129.
10. James G. Ryan, *Earl Browder : The Failure of American Communism*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1997, p. 2. Durant les années 1930, la sœur de Browder effectuait des missions clandestines pour le compte de l'URSS en Allemagne nazie, alors que leur frère William était un espion russe rémunéré vivant à New York.
11. Fraser M. Ottanelli, *The Communist Party of the United States, from the Depression to World War II*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1991, p. 10.
12. Pour Robert K. Murray, la première cause de la fin de la *Red Scare* vint de la prise de conscience par les autorités américaines et le public de l'insignifiance relative de la menace représentée par les mouvements radicaux. Robert K. Murray, *Red Scare : A Study in National Hysteria, 1919-1920*, Minneapolis, University of Minnesota Press, p. 239-242.
13. Michel Mourre *et al.*, *Le Petit Mourre*, Paris, Larousse, 2001, p. 576.
14. Joseph R. Starobin, *American Communism in Crisis, 1943-1957*, Los Angeles, Berkeley California University Press, 1975 (1972), p. 42.
15. *Ibid.*, p. 43.
16. Harvey Klehr et John Earl Haynes, *The American Communist Movement, Storming Heaven Itself*, Toronto, Maxwell Macmillan Canada Publishers, 1992, p. 33.
17. *Ibid.*, p. 37.
18. *Ibid.*, p. 17.
19. Pour Lowell K. Dyson, l'alliance entre communistes et populistes ruraux était condamnée à échouer dans le contexte d'une « self-satisfied nation ». Lowell K. Dyson, *Red Harvest : The Communist Party and American Farmers*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1982, p. 202.
20. Harvey Klehr et John Earl Haynes, *op. cit.*, p. 43.
21. Cité dans Irving Howe et Lewis Coser, *op. cit.*, p. 154.
22. *Ibid.*, p. 164.
23. Robert J. Alexander, *The Right Opposition : The Lovestonites and the International Communist Opposition of the 1930s*, Greenwood Contributions to Political Science, no. 54, Westport, Conn., Greenwood Press, 1981, chap. 1-4. Jay Lovestone alla fonder

sa propre organisation internationale boukharinienne, la Communist Party Organization (CPO), laquelle n'obtint aucun succès jusqu'à sa dissolution en 1940.

24. Quelques spécialistes ont exploré l'histoire particulière des communistes américains anti-staliniens durant ces années. Alan Wald a d'ailleurs noté que les énergies considérables que consacrèrent les communistes américains fidèles à l'URSS à lutter contre ces mouvements n'était aucunement proportionnelle à leur importance. Alan Wald, *The New York Intellectuals : The Rise and the Decline of the Anti-Stalinist Left From the 1930s to the 1980s*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, p. 102.

25. Notons cependant que les écoles du Komintern en URSS étaient alors les meilleures endroits au monde où pouvaient alors étudier les Noirs, « from both the educational and personal standpoint », Woodford McLellan, « Africans and Black Americans in the Comintern Schools, 1925-1934 », *The International Journal of African Historical Studies*, vol. 26, no. 2, 1993, p. 387.

26. En raison de son expérience passée avec les affaires de nationalités, Staline peut avoir été personnellement impliqué dans ces changements, voir John W. van Zanten, *Communist Theory and the American Negro Question*, *The Review of Politics*, vol. 29, no. 4, octobre 1967, p. 437.

27. Nicole Bacharan, *Histoire des Noirs américains au xx^e siècle*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1994, p. 71.

28. Harry Haywood, *Black Bolshevik : Autobiography of an Afro-American Communist*, Chicago, Liberator Press, 1978, p. 140-147.

29. Hugh T. Murray, « The NAACP versus the Communist Party : The Scottsboro Rape Cases, 1931-1932 », *Phylon*, vol. 28, no. 3, 3^e trimestre, 1967, p. 276-287. Durant cet épisode, l'un des plus brillants de l'histoire communiste aux États-Unis, le CPUSA commença même à jouer sur les plate-bandes de la principale ligue de défense des Noirs américains, la libérale *National Association for the Advancement of Colored People* (NAACP). Mentionnons ici que le CPUSA publicisa l'affaire avant la NAACP, ce qui prit celle-ci au dépourvu.

30. Mark Naison, *Communists in Harlem During the Depression*, Chicago, University of Illinois Press, 1983, p. 279.

31. Nicole Bacharan, *op. cit.*, p. 72.

32. James G. Ryan, *op. cit.*, p. III.

33. Harold Levenstein, *Communism, Anti-communism and the CIO*, Contributions in American History, no. 91, Westport, Greenwood Press, 1981, p. 31.

34. Joseph Starobin, *op. cit.*, p. 25.

35. *Ibid.* Le meilleur score du CPUSA lors d'élections présidentielles arriva en plein cœur de la Grande Dépression, en 1932, où il put aller chercher plus de 102991 votes, ce qui néanmoins ne représentait que le septième du score de Norman Thomas, candidat socialiste. Earl Browder ne put faire mieux aux élections de 1936 (80195 votes) et de 1940 (46251 votes).

36. Fraser M. Ottanelli, *op. cit.*, p. 128.

37. Guenter Lewy, *The Cause that Failed, Communism in American Political Life*, New York, Oxford University Press, 1990, p. 61.
38. *Ibid.*
39. *Ibid.*, p. 44-45.
40. James G. Ryan, *op. cit.*, p. 218.
41. Joseph Starobin, *op. cit.*, p. 47.
42. Kenneth Waltzer, « The New History of American Communism », *Reviews in American History*, vol. 11, no. 2, juin 1983, p. 266.